

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Abdelhamid HENIA

Abdelhamid Henia est un historien tunisien. Professeur émérite à la faculté des sciences humaines et sociales de L'université 9 avril de Tunis, directeur du laboratoire de recherche DIRASET-Études maghrébines entre 1998 et 2012 et doyen du département des sciences humaines et sociales entre 2013 et 2015, il est membre de l'Académie tunisienne des sciences, des lettres et des arts, Beït el-Hikma

Habib

14 janvier 2026, la 15ème année de la Révolution, à Beït el-Hikma, avec si Abdelhamid Henia, l'historien tunisien, pour le programme Histoire orale de la production des connaissances dans les pays du Maghreb. Je suis vraiment très content de te rencontrer. Ce n'est pas la première fois, nous on se connaît, c'est pour ça qu'on va se tutoyer. On se connaît depuis quand même quelques années maintenant.

Abdelhamid

Moi aussi je suis content, très content.

Habib

Comme d'habitude, on ne connaît pas les itinéraires des uns et des autres. Je connais un peu tes travaux et tes publications. Je t'ai écouté plusieurs fois. Et là, aujourd'hui, c'est l'occasion de reprendre ton itinéraire personnel et académique ou scientifique. Et ma première question, elle est directe et toute simple. Tu es qui ?

Abdelhamid

Je suis Abdelhamid Henia, historien, professeur émérite de l'Université de Tunis, et actuellement, je suis à Beït el-Hikma, l'Académie des sciences des lettres et des arts, et j'exerce les fonctions de chef de département des sciences humaines et sociales. Et mes activités sont pratiquement centrées ici, à Beït el-Hikma, actuellement.

Habib

Tu es historien. Tu as été formé où ? Ici, à l'université ?

Abdelhamid

Tu parles du point de départ ou de l'aboutissement ?

Habib

Où est-ce que tu es devenu historien ?

Abdelhamid

Je suis devenu historien quand j'ai intégré l'Ecole Normale Supérieure de Tunis. Et j'ai continué à l'Ecole Normale Supérieure puis j'ai fait le troisième cycle, la thèse, le doctorat, et j'ai exercé aussi à l'Ecole Normale Supérieure, puis à la faculté des sciences humaines et sociales de Tunis, jusqu'à la retraite.

Habib

D'accord. On peut remonter un peu au début, à l'enfance. Abdelhamid, tu es né dans quel milieu géographique et social, tu peux nous raconter un peu ?

Abdelhamid

Alors, je suis de Moknine, de la ville de Moknine, habitant d'un quartier populaire, Bir Zriba, et je garde un souvenir extraordinaire de ce quartier où j'ai passé ma jeunesse, à Bir Zriba, mais d'un milieu très, très, très, très pauvre. Ce n'est pas que je le dis maintenant, pauvre à quel point, mais à cette époque-là, je savais que j'étais très pauvre parce qu'il faut dire que tous les milieux dans lesquels j'ai vécu, sont des milieux de gens pauvres. Bien sûr, je me rappelle que les conditions étaient dures. Ma famille était illettrée totalement. Mon père, ma mère, même mon grand-père, même le père de mon grand-père, ils ne sont jamais allés à l'école. Et mon père et ma mère ont commencé à envoyer leurs enfants à l'école.

Habib

Ton père, il faisait quoi ?

Abdelhamid

Un sahélien, vous savez, un sahélien il ne fait pas qu'une seule chose. Un sahélien fait plusieurs choses selon les saisons et en fonction du temps. Il était charretier, il avait une charrette qui était chez nous, une charrette et un mulet. Et il était aussi commerçant ambulant. La charrette était utilisée pour le commerce ambulant. À un certain moment, quand j'étais jeune, je trouvais du plaisir à l'accompagner et lui, il trouvait du plaisir à me prendre avec lui. On allait jusqu'à la pointe du Cap Bon. La pointe du Cap Bon, je me rappelle, c'était el-Haouaria. Il vendait les produits artisanaux de Moknine. Bien sûr, si je peux raconter des choses, à l'époque c'était interdit, je ne sais pas maintenant si c'est interdit ou non, il était commerçant et comme pas mal de commerçants de Moknine il prenait avec lui les produits de l'artisanat, les couffins, les nappes, les nattes, mais il prenait autre chose qui était interdit. Ça c'est la contrebande. Il n'était pas le seul à le faire.

Habib

C'est de la drogue ou autre chose ?

Abdelhamid

Non, non, le sel. Parce qu'à Moknine, on a une sebkha fortement exploitée par les Mokninois. Or, le sel fait l'objet d'un monopole de l'État, et ça, depuis l'époque moderne, depuis longtemps. Mais les gens essayent de profiter de ce sel pour le vendre. Et mon père a fait partie de ces gens-là. On le prenait dans des sacs, bien sûr bien cachés, dans les couffins et dans les nattes et on allait jusqu'au Cap Bon. La première étape, c'était à Bouficha, puis Korba, puis Menzel Temime, puis jusqu'à Haouaria. Et il vendait les produits de l'artisanat, mais aussi, discrètement bien sûr, le sel. Et comment il le vendait, ça c'est important. Il le vendait par échanges. Il échangeait le sel avec le blé ou l'orge. Une mesure de sel en contrepartie d'une mesure de sel, une mesure d'orge, ou une moitié de mesure de blé. L'essentiel, c'est qu'il vendait tout et il rentrait avec aussi quelque chose d'interdit, le blé et les céréales. Le commerce du blé et des céréales n'est pas autorisé. C'est l'office des céréales qui s'occupe de ça. Il devait cacher aussi ce blé et cet orge pour rentrer à Moknine. Donc, à l'aller et au retour il avait quelque chose à cacher.

Habib

Il prenait des pistes détournées ?

Abdelhamid

Alors, vraiment, il prenait des pistes qui n'ont rien à voir avec la GP1, parallèles à la GP1, et qui mènent jusqu'à Moknine. Bien sûr, il passait rarement par la GP1 parce qu'il risquait d'être arrêté par la police. Et il avait une attitude, mon père, extraordinaire vis-à-vis des autorités. Qu'est-ce que je suis en train de dire ?

Habib

Tu es en train de raconter des choses très importantes.

Abdelhamid

Il avait une attitude un peu hostile vis-à-vis de la police, de la garde nationale. C'est la même mentalité qu'il avait à l'époque coloniale. Ce que je suis en train de raconter, c'était au début de l'indépendance.

Habib

C'est en quelle année, plus ou moins ?

Abdelhamid

C'est en 1960, 62, 63. C'est à cette époque-là que je l'accompagnais. C'est à cette époque-là que j'ai vécu ce genre de choses.

Habib

Tu avais quel âge à ce moment-là ?

Abdelhamid

Je suis né en 1947, donc voilà, à peu près 14 ans, 15 ans, un petit garçon. Et mon père voulait m'éduquer, il voulait me donner les leçons de la vie. Et j'ai beaucoup appris, énormément de choses avec mon père.

Habib

Est-ce que tu vends maintenant des choses interdites ?

Abdelhamid

Non, je ne vends pas de choses interdites ! Non, mais j'observais, je dis cela parce qu'il n'était pas seul, mon père. Dans notre quartier à Bir Zriba, il n'était pas le seul à faire ce genre d'activité. Les Sahéliens, d'une manière générale, je le disais tout à l'heure, ont plusieurs occupations dans l'année. Fellah, on avait un bout de terre avec quelques oliviers. Il faisait des activités agricoles pour les autres aussi. Il était commerçant, il était charretier, il transportait les produits de construction, etc., plusieurs activités. Je laisse de côté mon père. Un autre est tisserand, fellah, et autre chose. On a au moins trois activités dans le milieu sahélien d'une manière générale. Si on est sur la côte, on est pêcheur, tisserand et agriculteur. Ça, c'est tout à fait normal. Chaque Sahélien, c'était ça. Tu es un géographe et tu sais mieux que moi ce genre de choses. Bref, qu'est-ce que je disais ?

Habib

Le fait qu'il prenait des chemins détournés pour faire la route.

Abdelhamid

Voilà, il prenait des chemins différents pour éviter la police parce qu'il savait parfaitement bien que s'il était arrêté par la police on confisquerait ce qu'il avait. On rapportait trois choses interdites. Blé, orge et aussi halfa. Il l'achetait du côté de Bouficha parce qu'il y a aussi des gens qui récoltent le halfa de ce côté. Et c'est interdit, le halfa, parce qu'il fait aussi l'objet d'un monopole de l'État. Donc tout était interdit. Mais pourquoi il faisait ce commerce ? Parce qu'on a besoin, à Moknine, de l'halfa pour l'artisanat local. On a besoin du blé et de l'orge parce que le Sahel n'est pas une région qui produit du blé et de l'orge. On produit de l'huile, ok, mais les céréales, on n'en produit pas. Or, les gens consomment ces céréales. Bien sûr, ce qu'ils rapportent d'interdit de l'extérieur, ils peuvent le vendre à Moknine, dans le souk, le jour du marché.

Habib

Et là, ça se vend normalement ?

Abdelhamid

Ce n'est pas interdit. C'est un peu paradoxal. Ils vendent l'halfa au vu et au su de tout le monde. Ils vendent aussi le blé et l'orge au vu et au su de tout le monde. Voilà. C'est ça, cette activité.

Habib

Tu avais 12-14 ans à ce moment-là quand tu l'accompagnais parfois. Mais tu n'étais pas à l'école à ce moment-là ?

Abdelhamid

Si, mais l'été, non. L'été, pendant les vacances. Mon père et ma mère, pour eux, les études, c'était tout. Ils n'ont jamais contrôlé ce que je faisais, ils ne connaissaient pas. Mais je sais que ma mère me disait quelque chose d'extraordinaire, que je n'arrive pas à oublier. Elle me disait, je le dis en arabe, "*Aqra waldi, sahab al-qalam ma dhiash*" Si j'essaie de traduire, "celui qui possède la plume, ne se perd jamais". Pour elle, c'était la meilleure façon de réussir. Parce que mon père et ma mère n'avaient rien à nous donner si on n'y arrivait pas. C'était un véritable investissement mais sincèrement, ils n'investissaient rien. Ils ne pouvaient pas contrôler ce que je faisais. J'utilisais mes moyens et c'était tout, mais avec cette conviction, j'étais d'accord avec mon père et ma mère, qu'étudier c'était important.

Habib

Tu étais conscient de ça ? Tu te disais, je dois réussir parce que je n'ai pas envie de vivre ce que les parents vivent ?

Abdelhamid

Oui, je dois réussir parce que je travaillais avec mon père. Je l'accompagnais pour le commerce, mais quand il y avait autre chose en ville, j'étais obligé de le suivre. Quand on avait un ou deux moutons, il fallait que je m'en occupe. On avait toujours une activité avec mon père. Bien sûr, effectivement, je ne voulais pas vivre comme mon père et comme ma mère. J'espérais devenir instituteur. Parce qu'à cette époque-là, ce que je voyais, la personnalité la plus importante à Moknine, c'était l'instituteur. C'est-à-dire que la référence pour réussir, c'était de devenir instituteur. Parce que c'était les notables de la ville de Moknine à cette époque, les personnalités, *sharsiyyat*, le mot *sharsiyyat*, les personnalités, c'était des instituteurs et je voulais être instituteur.

habib

Parce que tu savais que les instituteurs ne s'occupaient pas des moutons !

Abdelhamid

Ils ne s'occupaient pas des moutons, non, mais ils vivaient mieux, on voyait comment ils vivaient, ça n'avait rien à voir avec la vie que je menais, que ce soit dans mon quartier ou dans ma maison, non, c'était une référence, je voulais devenir instituteur. C'était une obsession. Et ce n'était pas moi seulement, c'était partagé dans le milieu où j'ai vécu. Et ma mère espérait que je devienne un jour instituteur.

Habib

Ta mère, elle était une femme au foyer, j'imagine ?

Abdelhamid

Ah oui, au foyer, pleinement. Elle n'est jamais allée à l'école, bien sûr, une mère au foyer, traditionnelle. Le milieu aussi, moi je garde toujours des images chez nous, à la maison, une maison pauvre. On avait la charrette, on avait le mulet, on avait des moutons, on avait des poules, on avait tout ça dans la maison avec nous. C'était vraiment un milieu populaire pauvre, pauvre.

Habib

Est-ce que tu as eu faim ?

Abdelhamid

A un certain moment, oui. À cette époque-là, surtout, c'était difficile, il y avait des périodes difficiles. Il faut dire que mon père a eu la tuberculose, parce qu'il y a eu une épidémie de tuberculose à cette époque-là, 58, 59, à Moknine et j'ai perdu plusieurs membres de ma famille à cause de cette maladie, mon oncle, ma tante et l'époux de ma tante. Il y a eu une épidémie et mon père est tombé malade et pendant un certain temps il était immobilisé, heureusement il a pu échapper à ça, et donc il y avait le manque en tout. Ma mère essayait de trouver tous les moyens pour ne pas nous laisser sans nourriture. Donc elle inventait des choses qui n'étaient même pas connues à cette époque-là comme nourriture, comme manger du maïs au lieu du blé et de l'orge, faire un couscous avec du maïs. On ne l'aimait pas et ma mère, je me rappelle, nous disait, "écoutez, on n'a pas le choix. Que Dieu nous épargne la faim avec ça". Et on était conscient qu'il n'y avait pas d'autre choix. C'était vraiment des années difficiles à cette époque-là.

Habib

Ça t'a marqué ?

Abdelhamid

Ça m'a marqué, je n'oublie pas ça et je garde ce souvenir dur.

Habib

Tu crois que ça a déterminé un peu ton itinéraire après, dont on parlera dans un moment ?

Abdelhamid

Oui. Je militais presque pour sortir de cette situation. Après, il faut que je reconnaisse que mon itinéraire à l'école primaire n'était pas tellement brillant. Je ne dis pas que j'étais un cancre, mais je n'étais pas brillant parce que je savais qu'il y avait d'autres familles riches que je connaissais. La hiérarchie à Moknine est extraordinaire, ça va des Ben Vier à d'autres, à moi, il y avait une véritable hiérarchie. On voyait ça en classe. Il y avait ceux qui étaient favorisés et ceux qui ne l'étaient pas. Moi, je fais partie de ceux qui ne sont pas favorisés. Donc, j'ai passé le primaire difficilement, j'ai eu le certificat d'études primaires, j'ai eu la sixième, j'ai passé ce cap-là. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à m'intéresser, comme s'il y avait eu une prise de conscience ou quelque chose qui me

poussait à réussir et faire le mieux. Je réussissais bien surtout en maths et en physique. L'essentiel, c'est que le premier cycle m'a permis de passer à l'école normale d'instituteurs.

Habib

Juste avant, au collège et au lycée, tu rentrais à la maison ? Tu n'étais pas interne ?

Abdelhamid

Non, je n'étais pas interne. À Moknine, il y a un premier cycle. Je l'ai passé à Moknine, dans les mêmes conditions. J'étais pauvre en me comparant même avec d'autres élèves, etc. Je vivais ça.

Habib

Est-ce que tu avais des stratégies pour camoufler cette pauvreté, de cacher, de ne pas trop montrer peut-être, des vêtements sales ?

Abdelhamid

J'ai vécu à un moment, ça me fait mal au cœur de le raconter. J'allais au lycée, au premier cycle, pieds nus. Et je ne pensais pas que ça posait un problème. Il faut dire qu'il y en avait d'autres aussi comme moi. Donc je n'avais pas de complexes. Pieds nus, c'était tout à fait normal, on était à Moknine, on était pauvres. Les habits, on ne savait pas. Et un jour, en classe, un professeur, qui était de Moknine d'ailleurs, mais qui appartenait à une catégorie sociale qui n'a rien à voir avec la mienne, a constaté que j'étais pieds nus. Et il a réagi. Il m'a presque maltraité, en classe, devant tous mes collègues. Donc, ça a été un choc pour moi. Je n'oublierai jamais cette humiliation. "Comment tu viens en classe, pieds nus !" Et pourtant, je le faisais depuis un certain temps. Et bien sûr, il m'a suggéré d'utiliser n'importe quoi, "*cop cop*". Je ne sais pas comment on l'appelait en français. Un sabot en bois. Alors, je l'ai dit à mon père et mon père m'a procuré des *cop cop*.

Habib

C'est impossible de marcher avec !

Abdelhamid

On n'y peut rien, il fallait marcher, sinon je serais humilié. Mais je raconte ça pour dire, non seulement parce que je l'ai vécu que ça m'a touché et que je n'arrive pas à l'oublier, mais que c'est un indice qui montre dans quelles conditions on vivait à cette époque-là. Et je suis sûr que je n'étais pas le seul, parce qu'il y en avait d'autres comme moi, même dans ma classe, mais lui n'a vu que moi, parce que j'avais tendance à être dans la première rangée. Donc mes pieds étaient exposés, et je ne cherchais pas à camoufler tellement je ne pensais pas que ce n'était pas normal. C'est normal, être pauvre, ce n'est pas un complexe. Mais il m'a créé le complexe et j'ai compris. Voilà, par exemple, cette chose, ce témoignage extraordinaire, c'est la première fois que j'en parle, et en plus devant la caméra !

Habib

Je te remercie parce que d'une manière ou d'une autre, forcément d'une manière inconsciente, mais d'une manière ou d'une autre ça a marqué ce que tu es devenu après, ce que tu as fait après.

Abdelhamid

Ça a construit ma personnalité.

Habib

Oui, y compris dans l'intime.

Abdelhamid

Oui, dans l'intime. Je n'ai jamais oublié ça. Ça m'accompagne jusqu'à aujourd'hui. Et ça conditionne ma vie depuis, jusqu'à aujourd'hui. Cette toute petite chose que je garde en mémoire, ces toutes petites choses qui m'ont marqué.

Habib

Est-ce que c'est la prise de conscience de la pauvreté, est-ce que c'est le miroir, c'est ça la pauvreté ? C'est quand on désigne que tu es pauvre.

Abdelhamid

On te désigne, on te fixe. Eh bien oui, je comprends. En fait, je savais que j'étais pauvre, c'est certain. Mais ce jour-là, la pauvreté a construit un stigmat et a construit l'humiliation aussi. Et je me suis senti humilié par ce geste. Je ne veux pas reprocher au professeur qui a fait ça, je ne le déteste pas à cause de ça. Je ne l'ai jamais détesté, d'ailleurs. J'ai compris. Maintenant, je le dis, parce que je sais qu'il appartient, lui, à une famille aisée à Moknine. La famille Yaqoub, c'est l'une des familles aristocratiques de Moknine, parce que la société à Moknine est hiérarchisée. Jusqu'à maintenant, d'ailleurs.

Habib

Comme dans tout le Sahel, non ?

Abdelhamid

Dans tout le Sahel, je ne peux pas parler des autres. Mais Moknine, oui, elle une société hiérarchisée. Je peux raconter d'autres scènes que j'ai vécues et qui le montrent parfaitement bien. Je ne sais pas si je peux.

Habib

Tu peux raconter, c'est complètement ouvert. Tu racontes ce que tu veux.

Abdelhamid

Parce que là, ça devient... On m'avait invité et à ce moment-là, j'étais déjà professeur à l'université. On m'avait invité pour m'honorer à l'occasion du patrimoine, à l'occasion d'une fête, à l'occasion de la journée du patrimoine.

Habib

L'enfant du pays qui est devenu un universitaire et ainsi de suite.

Abdelhamid

Donc, on m'a demandé si j'acceptais de venir à Moknine pour une cérémonie pour m'honorer. Je me suis dit Moknine qui m'honore, moi, je vais y aller. Et pourtant, quand j'ai coupé presque avec Moknine, je suis à Tunis depuis 68. Quand on m'a invité, c'était fin des années 80 ou le début des années 90. Ça faisait longtemps que quand je rentrais à Moknine, je rentrais juste pour ma famille, auprès des membres de ma famille parce que quand je quitte ma maison à Moknine et que je vais dans la ville, personne ne me connaît et je ne connais personne, sauf ceux qui sont à peu près de mon âge.

Donc, une coupure presque. Et alors, quand on m'a invité, j'y suis allé. C'était à la maison de la culture, *dar Saqqafa*. Je me présente, je suis *fulan* et vous m'avez invité. Les personnalités qui s'occupaient à ce moment-là de la manifestation, c'était le président de la cellule destourienne, le président de la municipalité et d'autres personnalités que je connais. Je les connaissais tous et je connais même leur histoire, enfin, leur histoire, je connais leurs familles. Ils sont tous notables, appartenant à des familles que je qualifie d'aristocratiques, à Moknine. Il y avait même ceux qui étaient proches de mon quartier. Je les connais, ils ne me connaissent pas, c'est significatif. Bref, en entrant, personne ne me prend en considération et pourtant je suis l'invité d'honneur et on invite un historien à l'occasion pour faire une conférence. Et cet historien, c'était un assistant avec moi à la faculté !

Habib

Et toi, tu étais professeur.

Abdelhamid

Moi, je suis professeur et lui, assistant. Mais lui, quand même, assistant qui appartient à l'aristocratie de la ville de Moknine. Donc, lui, il a été bien accueilli et il a fait la conférence, et moi j'étais là pour l'écouter. Après, on attendait le délégué pour venir engager la cérémonie, etc. Comme c'était une occasion sur le patrimoine, il y avait énormément de choses qui relevaient du patrimoine, de la nourriture, de la cuisine, des produits d'artisanat, etc., préparées à l'occasion de la venue du délégué. Alors le délégué arrive, or je ne le connaissais pas, on m'a dit que c'était untel. Ah, mais untel, je le connais, je l'ai eu comme étudiant au début des années 80 ! Il n'était pas de Moknine, lui. Quand il est arrivé, j'ai compris qu'il me cherchait. La seule personne qui m'a pris au sérieux, qui m'a cherché, c'était le délégué. Alors, tous les autres ont commené à me voir autrement. Le délégué m'a trouvé et c'est lui qui me prenait pour m'expliquer les produits du patrimoine. Il m'expliquait comme si j'étais une personnalité étrangère à ce milieu, et je connaissais toutes les nourritures et tous les produits de l'artisanat ! Et les autres, *Raïs el-Baladiya*, *Raïs el-Shouaba*, que je connaissais, ce sont des notables de la ville de Moknine, étaient derrière, étaient impressionnés et du coup je suis devenu une personnalité dans ce milieu-là, d'un seul coup, pour te dire comment les choses se présentent !

Habib

C'est incroyable. J'ai bien compris que tu n'es pas né dans une bibliothèque, ce n'est pas du tout le contexte, mais est-ce que tu te rappelles tes premières lectures ou le premier livre que tu as lu, quelle que soit la langue ?

Abdelhamid

Oui, je me rappelle que je lisais des romans, parce qu'on avait quand même une bibliothèque municipale, locale, et on pouvait emprunter des livres. Mais ça, c'est extraordinaire, pourquoi je lisais des romans ? C'était mon père. Lui, qui était analphabète, je ne sais pas pourquoi et comment il a fait ça. Il m'incitait à lui lire des romans. Et moi, je lisais des romans pour faire plaisir à mon père.

Habib

Tu lisais à haute voix ?

Abdelhamid

Ah, je lisais, j'avais le roman et je le lisais à haute voix. Je ne savais pas s'il comprenait ou pas, mais il me donnait l'impression d'être intéressé, il comprenait et moi ça me faisait plaisir. Il faut dire que j'ai eu des rapports affectueux avec mon père. Je savais que mon père était analphabète et tout, mais j'avais l'impression que c'était un savant. D'ailleurs, quand j'ai dédié ma thèse de doctorat d'État, c'était après son décès en fait, il est décédé en 1994, je l'ai dédiée à mon père, paysan, mais philosophe à sa manière. Il m'a appris des choses je t'assure en tant que père. Écoute, tu cherches des anecdotes, toi ?

Je vais te raconter un truc avec mon père. Ça me fait plaisir de le raconter. C'était en 82 à peu près. Il y avait à cette époque-là un courant politique en Tunisie qui cherchait à instaurer la démocratie. Avec ce courant-là, il y avait une branche du destour, Mestiri et d'autres, qui cherchaient à faire de la démocratie, et ça intéressait pas mal de gens. J'étais parmi ceux qui pensaient qu'après tout, oui, la démocratie, pourquoi pas ? Il faut la démocratie.

Et un jour, je suis rentré à Moknine, j'étais avec mon père, il ne sortait plus. Il a préparé du thé, il était là, et moi j'étais avec lui et je discutais avec lui, etc. J'ai une discussion à propos de la démocratie, parce mon père est intelligent, même s'il est analphabète, c'est quelqu'un d'intelligent et je discute avec lui. J'étais universitaire à cette époque-là, il était un peu fier de moi, etc. Je suis le seul fils qui a réussi, etc. Bref. Et je parlais de la démocratie et il a réagi. Je vais le dire en arabe. "*Chni el mocratiyya betaatkou*", qu'est ce que c'est que votre démocratie ? D'abord, ce n'était pas la démocratie, c'était "*mocratiya*". Il le disait à sa manière. Ça se voyait que c'était un problème dont il discutait avec les gens de son quartier. Parce que chez nous, à Moknine, les gens de son âge se rencontrent dans des boutiques, au café. Donc ils discutaient, ils partageaient leurs idées. Bref, j'ai eu l'impression qu'il me rapportait un peu ce qui se disait dans ces boutiques et dans ces rencontres. "Nous, on n'a pas besoin de ça. On a besoin de nourriture, on a besoin de blé, on n'a pas besoin de ça". Ça m'a bouleversé.

D'abord, le mot "*betaakou*" (la vôtre). Il considérait que moi, je ne faisais pas partie de son monde, je faisais partie d'un autre monde qui, soi-disant, demandait la démocratie. Et cette démocratie ne l'intéressait pas. Ça a été un choc pour moi. Et j'ai compris qu'il avait raison. J'ai compris que la démocratie, c'est la demande d'une catégorie de personnes qui n'ont rien à voir avec ces gens-là qui eux, cherchent autre chose que cette démocratie. Et alors, ça a

créé une rupture épistémologique dans ma vie de chercheur, dans ma vie d'une manière générale et jusqu'à aujourd'hui. Je t'assure que cette leçon qu'il m'a donnée à ce moment-là a conditionné toute ma pensée et mes activités et mes recherches et mes enseignements. C'est-à-dire qu'il y a une élite qui pense d'une manière, il y a une autre catégorie sociale qui pense autrement. Et j'ai commencé à, dans mes recherches, essayer de voir les deux. Et comment ça dévoile autre chose que ce qui est chez les élites. Voir ceux qui n'ont pas de parole. Ceux qui n'ont pas l'occasion de dire ce qu'ils pensent. A moi, il m'a dit "*betaakou*", "*chni el mocratiyya betaatkou*" (votre démocratie) Donc, ça m'a choqué. Mon père ne m'a mis pas dans son clan, mais dans un autre.

Habib

Sur le coup, ça t'a choqué, émotionnellement ?

Abdelhamid

Non, ce n'est pas que ça m'a choqué. Au contraire, ça a attiré mon attention sur ma manière de voir. J'avais tendance à oublier ce monde-là que mon père essayait de représenter. Et ça ne m'intéresse pas de me couper de ce monde. Et je dois m'intéresser à ce monde, à ce qu'il dit, à ce qu'il pense. Et ça a conditionné, peut-être que j'aurai l'occasion de reparler de cela, mes recherches, ça a conditionné ma manière de voir et ma manière aussi d'enseigner, à partir de ce moment-là et jusqu'à maintenant.

Habib

Formidable.

Abdelhamid

Une leçon de mon père, analphabète, mais j'ai dit dans la dédicace de mon livre "à mon père, paysan, mais philosophe à sa manière". Parce que pour moi, il est intelligent. Il est philosophe à sa manière. Et il discute avec moi sur le même pied d'égalité, en même temps en révélant mes contradictions. Il m'a donné la meilleure leçon qu'aucun autre professeur ne m'a donnée avant. Aucun autre professeur. Et même dans mes lectures je n'ai pas vu ça. C'est une leçon que j'ai apprise de mon père et je continue à en tenir compte dans mes enseignements et dans mes recherches jusqu'à aujourd'hui. Je n'ai pas changé de point de vue.

Habib

Dans le choix de tes sujets de recherche, il y a toujours ce truc inconscient quand tu choisis d'un sujet de recherche ?

Abdelhamid

De chercher en bas, de revenir aux acteurs locaux, de voir ce qu'ils disent, à leur manière, parce qu'ils ont leurs métaphores, leur manière. Il faut savoir lire à travers leurs mots. Quand il dit "*mocratiya*" ou "*betaakou*", comme ça. Après la révolution, quand on a eu la révolution du 14 janvier 2011, il y avait quoi ? Il y avait deux catégories sociales. Il y avait ceux qui ont fait la révolution et ceux qui ont fait la révolution sans les élites. Les gens ordinaires, ce sont eux qui ont fait la révolution. Ou du moins des gens qui ne se disent pas élites. Mais le mot élite, dans le sens politique du mot, ce n'est pas élite scientifique. Non,

non, non, c'est "élite". En 2011, le 14 janvier, je crois, le 15 ou le 16, un collègue marocain m'a envoyé un message pour me demander ce qui se passait en Tunisie. J'ai décidé de lui écrire un petit texte pour lui expliquer. Et ce texte, je l'ai intitulé "Une révolution populaire faite sans les élites, menacée par les élites". Je le lui ai envoyé le 17 janvier. Je n'oublie pas ça "menacée par les élites politiques". Et les événements qui sont venus après m'ont confirmé cette vision des élites d'une part et des gens ordinaires d'autre part.

Il m'a demandé s'il pouvait diffuser mon texte et je lui ai dit oui. Il a été diffusé et un jour, j'étais à la faculté du 9 Avril et un collègue m'a dit qu'il avait reçu mon texte. Ce n'est pas possible ! Il a été diffusé au Maroc et il a été diffusé à Tunis. Le directeur de l'IRMC, apparemment, a eu ce texte aussi. Il m'a demandé de le publier et ça lui a donné l'idée de publier un numéro du bulletin de l'IRMC, "correspondances" je crois qu'il s'appelait, et de collecter des réactions à chaud sur l'événement. Et il l'a fait. Il a publié finalement deux numéros pour collecter des réactions à chaud.

Alors, tout ça, c'est pour dire quoi ? Que cette manière de voir est toujours inspirée par ce que mon père m'a dit. Et quand on essaie de voir, les gens ordinaires, est-ce qu'ils ont réclamé la démocratie ? Non, ils n'ont pas réclamé la démocratie. Ils ont dit "*shurl, horria, karama*", travail, liberté et dignité. Pour eux, la vraie démocratie, ce sont ces trois éléments. Ils n'ont pas demandé la démocratie. Ces trois éléments disent une démocratie qui ne dit pas encore son nom, celle des gens ordinaires. Mais les élites politiques ont cherché à imposer leur démocratie, une démocratie qui n'a rien à voir avec les intérêts des masses populaires.

Habib

Une démocratie de classe ?

Abdelhamid

Une démocratie de classe. Une démocratie politique, etc. D'ailleurs, regarde jusqu'à maintenant, où sont ces élites ? C'est l'échec total. Et les gens ordinaires ne sont pas d'accord avec ces élites politiques qui sont en prison et qui n'ont aucun soutien des masses populaires. Les masses populaires n'écrivent pas, ne disent rien, mais ils ont leur manière d'exprimer leur refus. Pourquoi ils ne soutiennent pas ces élites politiques, parce qu'ils ont vu qu'elles n'ont rien fait pour eux. Elles ont soi-disant fait la démocratie. Mais qu'est-ce que ça veut dire, cette démocratie ?

Habib

Ce n'est pas ce qu'ils attendaient.

Abdelhamid

Ce n'est pas "*mocraatiya betaatkou*". C'est exactement la même chose. Mon père est dans mon imaginaire, et là, toujours, il m'explique les réalités politiques.

Habib

Quel lien ! C'est incroyable parce qu'on a toujours tendance à dire c'est un analphabète, c'est une analphabète, ils ne connaissent pas, on ne va pas discuter de ça. Alors qu'ils ont un savoir extraordinairement riche.

Abdelhamid

Qui n'a rien à voir avec le savoir des soi-disant savants. Oui, ce n'est pas le savoir des professeurs. C'est le savoir de l'accumulation des expériences.

Je vais te raconter autre chose. Comment cette leçon que j'ai obtenue de mon père m'a guidé à écrire un livre, un dernier livre, qui est en principe sous presse, sur l'État. Au départ je l'ai intitulé "Savoirs et construction de l'État du XIV^e siècle jusqu'au XIX^e siècle". Mais le livre va paraître finalement - s'il paraît, je ne sais pas, c'est Ceres Éditions qui s'en occupe, mais il y a des problèmes - il va paraître sous un autre titre, "Une nouvelle histoire de l'État". Mais bref, j'explique les savoirs. Qu'est-ce qu'on dit quand on parle de l'État ? On parle de l'État, on dit que l'État est le produit de la plume et de l'épée. Il y a le pouvoir de la plume, c'est-à-dire le savoir. On construit l'État par le savoir. Le savoir contribue à la construction de l'État et l'épée, c'est la politique et les armes. Et moi, je reste toujours dépendant et influencé par cette leçon paternelle. J'ai remarqué qu'il y a deux savoirs. Il y a le savoir savant et un savoir ordinaire qui ne dit pas son nom, le savoir des gens ordinaires. Je ne vais pas m'étaler longtemps sur ce sujet, mais commençons dès le XIV^e siècle, l'État au sens moderne du mot, comme l'État qui existe maintenant, a commencé à émerger même depuis le XII^e siècle. Avant même l'Europe, l'État en Europe, 13^e, 14^e, bref, avec les almohades etc.

Alors, au 14^e siècle, pourquoi je focalise sur le 14^e siècle ? Parce qu'au 14^e siècle, Ibn Khaldoun a théorisé la construction de l'État. Il a inventé énormément de catégories scientifiques pour théoriser l'État dans la "Muqaddima". Et Ibn Khaldoun, c'est un savant, au sens plein du terme. Il pense en savant, il creuse et construit en savant. Il a inventé, disons réinventé, le mot "*al dawla*". C'est lui qui a inventé le mot *al dawla*. Le mot *dawla*, ce n'est pas qu'il n'existait pas avant, mais il existait avec un autre sens. Plutôt, il y a le mot "*dawlat*", c'est-à-dire le tour d'eux. *Dawlat fulan*. D'ailleurs, jusqu'à maintenant, à Jerba, on dit *dalti* ou *daltek*, c'est ton tour et mon tour. *Dawla*, c'est le tour dans l'exercice du pouvoir. Même quand on dit *dawlat al-Abbasiyyin*, C'est le tour des abbassiyyins dans l'exercice du pouvoir. Le mot *dawla* ne signifie pas état. Ibn Khaldoun, en ajoutant *alif* ou *lem*, l'article *al*, "*al*" *dawla*, parle des deux. *Dawla*, quand il veut parler du tour de, dans l'exercice du pouvoir, *al dawla*, tout court, quand il veut dire ce concept qu'il invente pour désigner cette nouvelle construction de l'État.

Ibn Khaldoun a écrit son Muqqadama à Qalaat Bani Salam en 1377. Est-ce qu'on n'avait pas désigné l'Etat ? Il a fallu attendre Ibn Khaldoun pour qu'on désigne l'Etat ? Non. Ibn Khaldoun, le savant, il l'a désigné à sa manière. Mais les gens ordinaires, ils ont inventé un mot pour dire l'État. Alors, quel est le mot inventé pour dire l'État ? C'était "*el makhzen*". Et ceci, depuis même le XII^e siècle. *El makhzen*. Pour dire l'État. Pourquoi *el makhzen* ? Parce que le *makhzen*, ça a un rapport avec le monopole de la fiscalité. Je n'entre pas dans des détails. Mais ce mot *makhzen*, on ne peut pas l'attribuer à une personne, c'est un savoir ordinaire. Les gens ordinaires utilisent le mot *makhzen* pour dire l'État. Ça c'est au Maghreb. Mais au Machrek ils ont inventé un autre mot aussi pour dire l'État, parce que l'État, au sens moderne du mot, a commencé à exister depuis la chute des abbassides. Ils

ont inventé le mot “*sultana*”. Eux, ils disent *sultana* pour dire l'État, que ce soit à Damas ou au Yémen ou en Égypte. Et il y avait des États, au sens moderne du mot, appelés *sultana*. Au Maghreb, d'une manière générale, on l'appelle *makhzen*. Mais Ibn Khaldoun, est-ce qu'il connaissait l'existence de ces mots, *makhzen* et *sultanat* ? Il les connaît. Ibn Khaldoun, avant d'écrire son livre, a circulé au Maghreb, en Andalousie, il a même participé à la vie politique de l'époque, il connaissait le mot *makhzen*. Et quand on recherche sur un ordinateur, on peut voir comment il a utilisé le mot *makhzen* dans l'histoire qu'il a écrite. Jamais le mot *makhzen* n'est utilisé dans sa métaphore politique. Il est utilisé tout simplement pour un endroit, un entrepôt. Dans le sens entrepôt, magasin. Il a oublié ou il fait oublier que le mot *makhzen* avait un sens politique et qu'il désignait une construction politique. Et pourtant, il avait vécu dans ce milieu politique, etc. Donc, pourquoi Ibn Khaldoun oublie, opacifie un savoir ordinaire qui a construit un mot pour désigner la construction politique. Ibn Khaldoun, c'est un homme de sciences et il se considère comme l'élite du savoir. Ibn Khaldoun, c'est lui qui parle de “*As-safala wa alia al-qawm*”.

Lui, il fait partie de *alia al-qawm*. En plus, il est d'origine, soi-disant, andalous. Il le répète, il le rappelle. Or, on sait parfaitement bien ce que ça veut dire être andalous au XIIIe et au XIVe siècle, c'est quelque chose d'honorifique. Il ne fait pas partie des gens ordinaires, il ne pense pas comme eux. Les gens ordinaires parlent le dialectal, pensent en dialectal, et lui, il doit théoriser. Et là, il veut théoriser et créer un savoir universel. Ça se comprend, parce que s'il utilise le mot *makhzen*, il va parler uniquement de l'État au Maghreb, il va oublier l'État tel qu'il se trouvait au Machrek. Donc, le seul moyen pour lui, pour transcender le local et d'être dans l'universel, c'est de choisir un mot puisé dans la langue arabe, pas dans le dialectal, mais dans le *fusha* (arabe littéraire), pour inventer un mot qui lui permette de transcender le local. On comprend alors pourquoi il dénigre les gens ordinaires, parce que le dialectal, c'est pour les *safala*, et l'arabe littéraire, c'est pour *alia al-qawm*. Résultat, est-ce qu'on a adopté le mot inventé par Ibn Khaldoun ? On ne l'a pas adopté. *El makhzen*, c'est le mot pour dire l'État au 12e, au 13e, au 14e, au 15e, au 16e, au 17e et au 18e en Tunisie. Le mot *makhzen*, c'est pour dire l'État. Comme si Ibn Khaldoun n'avait jamais existé et c'est le mot des gens ordinaires qui fonctionne. Et au Maroc, jusqu'à nos jours, le mot *makhzen* continue à être utilisé.

Alors, je reviens en Tunisie. En Tunisie, au XVIIIe siècle, il y a eu une réforme. La construction de l'État se transforme radicalement avec l'arrivée des Husseinites, c'est une construction nouvelle de l'exercice du pouvoir. Ils étaient conscients que cette construction politique était nouvelle. Le mot *makhzen* n'était plus le mot qui permettait d'exprimer cette nouvelle construction politique. Ils ont commencé à dénigrer le mot *makhzen*, surtout dans le milieu tunisois, on disait “travailler avec les makhzen, c'est dégradant”. Tout simplement pour dire qu'on était en train de stigmatiser le mot *makhzen* et que la structure politique qu'exprimait le mot *makhzen* était dénigrée. On a inventé un autre mot.

Je ne sais pas si je suis en train de dire des choses intéressantes ou non !

Habib

Si, si, c'est passionnant.

Abdelhamid

Alors, au XVIII^e siècle, il y avait un débat, mais ce n'est pas un plateau de télévision pour qu'il y ait un débat, c'est moi qui l'imagine à travers mes lectures. Si on essaie de voir au milieu du XVIII^e siècle comment on voulait changer le mot exprimant cette nouvelle réalité politique, il y a un écrivain historien, à Béja, Sghir Ben Youssef. Dans son livre "Meshra al-Melki fi sultanat Ali el Turki", il ne dit pas *makhzen*, il utilise le mot *sultana*. Il ne dit pas *makhzen Ali al-Turki*. Il utilise le mot *sultana*. Voilà le mot qu'il a choisi, lui. Or, Zghir Ben Youssef se considère comme étant un *aali*. Il ne l'était pas, mais il se considérait comme tel. Il cherchait à devenir *aali*, à afficher et négocier ce statut. D'ailleurs, il avait lu Ibn Khaldoun, et c'était une nouveauté. Ibn Khaldoun n'était pas connu avant le XVIII^e siècle, je n'entre pas dans les détails. Et il a essayé de continuer l'histoire d'Ibn Khaldoun. Il l'a nommée "At-Takmil" (la suite, le complément). C'est comme pour dire *Takmil Ibn Khaldoun*. Bon, je laisse de côté ça. Et malgré cela et sa connaissance d'Ibn Khaldoun, il n'a pas utilisé le mot *Al-Dawla*. Il a opté pour le mot *sultana*.

Mais alors, est-ce qu'on l'a pris en considération pour adopter le mot qu'il proposait ? Non. Je reviens toujours aux gens ordinaires, ou du moins, même aux *ulama* à l'époque, qui étaient intéressés par les gens ordinaires. Le mot qu'ils ont choisi, c'était le *beylik*. Le beylik, c'est quoi ? C'est l'État dirigé par le bey. Hussein Ben Ali, le Bey, qu'est-ce qu'il a fait ? Il a fait le ménage. Il y avait une compétition avant entre le bey, le dey et le pacha. Il a liquidé les autres statuts politiques et seul le bey exerçait le vrai pouvoir. Du coup, les gens ordinaires ont opté pour le mot bey, qui est un mot parlé, un mot dialectal. Dans *beylik*, il y a le mot bey qui est en cours dans le pays, lik, c'est l'influence du turc, *beylik*. Or, on sait parfaitement bien, en Tunisie, que le dialectal est un mélange. Un mélange de l'arabe et des influences des autres pays. Jusqu'à nos jours on parle l'arabe avec du français, avec l'italien, etc. Ça fait partie de la culture de ce pays.

Habib

Et de la langue de ce pays.

Abdelhamid

Et l'essentiel, c'est-à-dire le parler ordinaire des gens ordinaires. Alors, encore une fois, le savoir ordinaire qui s'impose au savoir des lettrés, des gens du savoir, de ceux qui se réclament du savoir savant. C'est le savoir ordinaire qui s'impose. Alors ça va continuer, je termine avec ça, au XIX^e siècle. Le mot *beylik* continue au XIX^e siècle. Mais au milieu du XIX^e siècle, il y a une refonte totale de la vie politique. Il y a les réformistes, les slahistes, etc., Ahmed Bey et d'autres. Et ils sont entrés dans une autre logique. D'abord, la construction de l'État change totalement. Et quel est le mot qu'on a choisi pour exprimer la nouvelle construction de l'État et considérer le mot *beylik* comme étant un mot stigmatisant ? C'est le mot *dawla*. On récupère Ibn Khaldoun. On récupère Ibn Khaldoun pas seulement dans le mot *dawla*, dans tous les autres. Tout le savoir des gens à l'époque, des réformistes, était puisé dans la "muqqadama" et dans l'histoire d'Ibn Khaldoun. C'est le mot *dawla* qui entre dans le langage politique en Tunisie et dans le monde arabo-musulman, à partir du milieu du XIX^e siècle. Le mot *dawla* que nous utilisons aujourd'hui a commencé à exister au milieu du XIX^e siècle. Donc jusqu'au milieu du XIX^e siècle, Ibn Khaldoun est un outsider, totalement, "mensî", oublié, seul. Ce sont les gens ordinaires et leur savoir qui fonctionnent, ou qui fonctionnaient jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Alors, autre chose. Au milieu du XIXe siècle, on change complètement une certaine vision, jusqu'au milieu du 19e siècle pour la Tunisie - moi je suis spécialiste de la période moderne - jusqu'au milieu du 19e siècle toutes les archives, et il y a des centaines de registres qui sont aux archives nationales, que j'ai consultées, toutes les archives sont écrites en arabe dialectal. Mais à partir du milieu du XIXe siècle, on coupe avec cette méthode et on opte pour l'arabe littéraire. C'est une coupure extraordinaire. Et pourquoi on utilisait l'arabe dialectal ? Est-ce que les gens, les *kuttab*, les *kuttab* de l'administration centrale, ne connaissaient pas l'arabe littéraire ? Non ! Et ils ont fait le cursus de Jamaa Zitouna jusqu'au bout. Ils connaissent parfaitement bien l'arabe littéraire. Mais ils l'écrivent en arabe dialectal.

D'ailleurs, on a des historiens parmi ces *kuttab*. Toutes les histoires, les chroniques écrites à cette époque-là, à l'époque moderne, sont écrites par des *kuttab*, des gens qui appartiennent à l'administration centrale. Wazir el-Sarraj, c'est un kateb, Hassine Khouja est un kateb, Hammouda Ben Abdelhamidaziz, kateb, Ben Dhiaf, kateb ! Alors, pourquoi ils écrivent en arabe dialectal ? Parce qu'ils savent parfaitement bien que les gens ordinaires ne connaissent pas l'arabe littéraire. Il y a aussi les turcs qui ne connaissent pas l'arabe littéraire. Donc, l'État voulait être proche des acteurs locaux, des gens ordinaires. D'ailleurs ce n'est pas un phénomène spécifique à la Tunisie, on le retrouve aussi en Égypte. Nelly Hanna a écrit un livre pour montrer comment aussi on utilisait le dialectal en Égypte.

En Europe, à cette époque-là, l'époque moderne, le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, remplaçaient le latin, on quittait le latin petit à petit pour le remplacer par les dialectes locaux, qui sont devenus des langues officielles. L'essentiel, c'est que ça, c'est la nouvelle tendance, être proche des gens ordinaires. Et la coupure du milieu du XIXe siècle, les élites *slahistes* se détachaient des gens ordinaires. Et cette dichotomie continue à exister jusqu'à nos jours. Les élites sont dans un monde et les gens ordinaires dans un autre monde, c'est ce que disait mon père.

Habib

Ce que ton père avait compris sans avoir ce savoir des livres. J'ai une question, Si Abdelhamid, c'est absolument passionnant. Tu viens de nous parler longuement d'Ibn Khaldoun et d'autres. Ibn Khaldoun précisément, tu l'as rencontré quand ? Dans quel contexte ?

Abdelhamid

Ça s'est fait quand j'ai commencé cette recherche sur l'État.

Habib

C'était à quel moment par rapport à ton itinéraire ?

Abdelhamid

J'ai été appelé à participer à un grand colloque à Barcelone en 2018. Cette idée de comment Ibn Khaldoun pensait l'État, et en creusant sur la construction de l'État et l'évolution de la

construction de l'État, je me suis intéressé à Ibn Khaldoun et j'ai commencé à voir comment il y a une certaine dichotomie entre le savoir d'Ibn Khaldoun et le savoir ordinaire.

Habib

Tu le connaissais avant ?

Abdelhamid

Je n'ai pas creusé Ibn Khaldoun avant, sincèrement. Bien sûr, Ibn Khaldoun, qui ne connaît pas Ibn Khaldoun, mais lire Ibn Khaldoun et essayer de construire un savoir à travers ce que dit Ibn Khaldoun, ça n'a commencé réellement qu'à l'occasion de l'écriture de ce livre « Savoirs et construction de l'État ». Savoir au pluriel et construction de l'État. Et j'ai centré dans ce livre les savoirs. Alors, deux savoirs. Le savoir ordinaire, des gens ordinaires. Je suis toujours intéressé par ce savoir des gens ordinaires. Je n'ai jamais trouvé dans les écrits sur l'État des gens qui s'occupent du savoir ordinaire. Quand on parle du savoir, c'est toujours *ulama*. On opacifie totalement tout ce qui est savoir ordinaire. On opacifie mon père.

Habib

Mais ce n'est pas un hasard.

Abdelhamid

Bien sûr, ce n'est pas un hasard parce que les savants ne veulent pas appartenir aux gens ordinaires. Comme s'ils se détachaient des gens ordinaires, ils aimeraient bien être parmi la *nokhba*, les élites. Donc l'élite pense l'élite. Et à ma connaissance, je n'ai pas lu des gens qui cherchent à savoir le savoir ordinaire pour la construction de l'État. Quand on dit “*Ad-dawla tubna bis-sayfi wal-qalam*”, *el qalam* c'est le savoir savant. Ce n'est pas le savoir ordinaire. Ce n'est pas moi qui dis “*Ad-dawla tubna bis-sayfi wal-qalam*”. Quand on a inventé cette métaphore, C'était pour désigner l'*ulama*.

Habib

Et ton père n'avait ni l'épée ni le crayon !

Abdelhamid

Mais dans mon imaginaire, dans ma façon de voir, il y a toujours mon père qui se moquait de moi qui parlais de la démocratie.

Habib

Tu peux l'expliquer maintenant, comment ça a conditionné ton itinéraire après ?

Abdelhamid

J'explique toutes mes recherches, dans mes cours d'enseignement, je n'oublie jamais les gens ordinaires et leur savoir, leur exercice, comment ils participent.

Habib

Je t'ai lu il y a longtemps dans un article qui m'avait passionné. Moi, je suis du sud, du sud-est, et tu avais publié un article sur les nomades et leurs déplacements, leur itinéraire du sud vers le nord et vice-versa. C'est un peu un schéma plus gros que celui de Moknine et Haouaria. C'est carrément toute la Tunisie. Est-ce que c'est aussi par intérêt au savoir de ces gens-là ? Ces gens qui n'ont pas forcément été à l'école, qui n'ont pas le savoir des savants, mais qui ont un autre savoir.

Abdelhamid

Peut-être, parfois ce n'est pas dit, mais ça fonctionnait en souterrain. Il y a quelque chose dans le subconscient. Parfois ce n'est pas avoué, mais parfois c'est avoué. Bon, c'est avoué. Maintenant, je suis en train de l'avouer. Mais quand j'écris ce livre sur les savoirs et la construction de l'État, la chose n'est pas avouée. Je n'ai pas raconté l'histoire avec mon père. Mais c'est là, une présence. Et je continue. Et il n'y a pas très longtemps, j'ai écrit ici à Beït al-Hikma un exposé sur Ibn Khaldoun, l'outsider que j'ai nommé. Et ça va paraître d'ailleurs prochainement dans des mélanges offerts à Mounira Chapoutot à l'occasion de son décès. J'ai choisi ce thème parce qu'elle a travaillé sur Ibn Khaldoun, je me suis demandé comment je pouvais contribuer à cette manifestation et j'ai choisi Ibn Khaldoun. Alors Ibn Khaldoun, qu'est-ce qu'il est dans mon esprit ? C'est un outsider. Personne ne prenait Ibn Khaldoun au sérieux. D'ailleurs, il restait inconnu.

Habib

Personne ne le connaissait !

Abdelhamid

Inconnu jusqu'au XVIIIe siècle. On commençait à le connaître, mais on a commencé à le connaître d'une manière approfondie, à adopter ses idées et son savoir, et ses mots même, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Et Ibn Khaldoun devient l'homme, le savant phare. Pas seulement en Tunisie d'ailleurs, dans le monde.

Habib

A un moment, tu arrives au baccalauréat, tu vas à l'université. Est-ce que tu es devenu historien par hasard ou est-ce que c'était un choix ? Parce que je sais que tu voulais être instituteur.

Abdelhamid

Je voulais être instituteur. Et d'ailleurs, j'ai terminé l'Ecole Normale d'Instituteurs et je suis devenu instituteur. Et j'ai travaillé comme instituteur pendant un mois à Sousse.

Habib

Tu étais à l'école normale d'instituteurs de Sousse ?

Abdelhamid

De Monastir. Mais avant, à la fin de l'année, après le diplôme d'instituteur, on m'a donné l'occasion, comme j'étais parmi les premiers, et ça a été offert à tous les diplômés des Ecoles Normales d'Instituteurs, on leur a donné l'occasion de passer au supérieur. Et c'était, ça, il

ne faut pas que je l'oublie, c'était l'année où Ben Salah était ministre de l'éducation. Ben Salah, il est de Moknine, je ne peux pas oublier ça. D'ailleurs, un jour il est venu ici à Beït al-Hikma et je lui ai dit, je vous dois ma carrière. Il était très modeste, il n'a pas voulu prendre ça comme... Mais il m'a dit, l'essentiel c'est que vous soyez compétent, etc. Bref, il a donné cette possibilité aux normaliens, parce que normalement quand on est à l'Ecole Normale, on a un contrat de travail d'instituteur pendant 10 ans et en contrepartie, ils nous prennent en charge. Et moi, s'ils ne m'avaient pas pris en charge à l'école normale, non seulement les études et aussi la nourriture et tout, je ne n'aurais pas su comment y être.

Habib

Tu étais interne à ce moment-là.

Abdelhamid

Interne, oui, interne. Je n'aurais pas pu être à l'école normale d'instituteur sans ce contrat. On exigeait un trousseau pour entrer à l'école normale, c'est-à-dire deux blouses, etc. Et pour que mon père et ma mère me donnent ce trousseau, ma mère a dû travailler. Bien sûr, elle travaillait toujours, le halfa, les couffins, les nattes, etc., pour gagner de l'argent, et en gagnant de l'argent, elle essayait d'acheter un ou deux bijoux, c'est comme ça qu'elle thésaurisait, qu'elle épargnait. Alors qu'est-ce qu'elle a fait ? Elle a pris ses bijoux, mon père a hypothéqué les bijoux de ma mère pour me faire ce trousseau qui était une petite valise. *Rahan*, une hypothèque, il y avait une contrepartie, il empruntait et le jour où il remboursait l'argent avec les intérêts, il récupérait les bijoux. Ma famille a plusieurs fois fait ce geste, et c'est ma mère qui a fait ça. C'est pour dire que j'étais incapable d'aller à Sousse ou à Monastir pour faire des études secondaires.

Habib

Et dans le trousseau, il y avait des chaussures !

Abdelhamid

Il y avait des chaussures, justement. Il y avait des chaussures, il y avait tout. Pour la première fois, j'avais un trousseau de tout ce qui était exigé par l'administration parce qu'à l'entrée, à l'école normale, on avait une liste, montrez-nous ceci, cela. Si on n'avait pas tout, on risquait de ne pas être accepté. Mais mon père et ma mère ont respecté la norme, je suis entré à l'école normale et ça a marché.

Habib

Donc on t'a accordé la possibilité d'aller à l'université.

Abdelhamid

Alors, on m'a permis de concourir. Il y a un concours pour entrer à l'Ecole Normale Supérieure. En tant que normaliens instituteurs, on participait à un concours. Mais j'étais quand même nommé à Sousse. J'ai enseigné pendant un mois et puis ils m'ont envoyé une lettre pour me dire qu'on m'avait accepté à l'Ecole Normale Supérieure. Alors, en fait, ce

n'est pas l'histoire qui m'intéressait. Ça ne m'a jamais intéressé l'histoire en tant que matière. Même à l'Ecole Normale. Et pourquoi j'ai choisi l'histoire ? En fait, moi j'étais intéressé par les sciences exactes, mes meilleures notes, c'était en sciences exactes. Et ça, depuis le premier cycle et si je suis passé du premier cycle à l'Ecole Normale d'Instituteurs, c'est parce que mes moyennes étaient relativement bonnes, grâce aux matières scientifiques.

Et à l'Ecole Normale d'Instituteurs, mes meilleures notes, c'était aussi en sciences exactes. Ça ne veut pas dire que je n'étais pas bon en histoire, j'étais bon en histoire, en géographie aussi, d'ailleurs j'étais meilleur en géographie qu'en histoire. Et malgré ça, j'ai choisi histoire. Je n'avais pas la possibilité de choisir maths et physique parce que je venais de l'Ecole Normale d'Instituteurs, on ne pouvait pas me prendre au sérieux pour les maths. J'aurais pu choisir arabe aussi, j'aurais pu choisir géographie. J'avais de bonnes notes aussi en arabe, j'avais de bonnes notes en géographie, les meilleures notes ce n'était pas en histoire.

Pourquoi j'ai choisi histoire ? Il ne faut pas oublier que c'était en 68. Il y avait ce mouvement, qui venait d'ailleurs de France. Et même, ça avait commencé avant, en Tunisie, en 67. Et Michel Foucault en parle, parce qu'il était en Tunisie à cette époque-là, il parle des événements de 67 en Tunisie, qui ont précédé 68 en France. Et puis 67, la guerre israélo-arabe, etc. Il y avait donc une atmosphère, il fallait être à gauche plus qu'à droite, etc. Et j'avais l'impression que c'était l'histoire qui me permettrait de comprendre, d'être un peu à gauche. D'ailleurs, la carrière des historiens, c'était presque pendant les années 70, les années 80, des marxistes. On est des marxistes, on ne peut pas concevoir une histoire sans le marxisme. Bien sûr, il y a des marxismes. Il y a le marxisme occidental, il y a un marxisme oriental, Samir Amin. Il nous intéressait énormément parce qu'il était marxiste, mais il avait une autre façon de voir, une autre façon de faire. On était proches de ce marxisme. Bref. C'est pour dire que j'ai choisi l'histoire parce qu'il y avait ce choix influencé par la vie en Tunisie, la vie publique, les mouvements, etc.

Habib

C'était un choix politique.

Abdelhamid

Un choix politique inconscient. Je ne dirais pas que j'étais conscient à cette époque-là. C'est maintenant que je le pense. En rapport avec cette question, pourquoi j'ai choisi l'histoire et non autre chose, j'aurais pu choisir géographie par exemple j'avais de meilleures notes pour gagner aussi le concours parce que c'était un concours sur dossier et non pas un concours par écrit, ils examinaient les notes, etc, et malgré ça j'ai choisi l'histoire même si je n'avais pas une meilleure note qu'en géographie ou en arabe.

Habib

C'était qui les professeurs que tu as rencontrés à ce moment-là ? C'était qui tes professeurs à l'École Normale Supérieure, les historiens ?

Abdelhamid

D'abord, l'Ecole Normale Supérieure, à cette époque-là, n'était pas indépendante. C'était une astuce du gouvernement tunisien. Ils ont institué l'Ecole Normale Supérieure dès 1958, avant l'université. Et cette École Normale Supérieure était financée par l'UNICEF.

L'UNICEF finançait qui ? Tous les professeurs de l'École Normale Supérieure. Et le gouvernement, ça c'est le tour des Tunisiens, a ouvert une université avec les professeurs de l'École Normale Supérieure. Et du coup, on était normaliens et non normaliens ensemble. Mais le budget qui faisait fonctionner l'université, c'était le budget payé par l'UNICEF. C'est l'astuce qui a permis au gouvernement tunisien d'avoir une université. Toute ma carrière d'étudiant à l'École Normale Supérieure s'est faite avec les étudiants non normaliens. Bien sûr, on prenait les normaliens à part.

Habib

Et vous aviez les mêmes profs.

Abdelhamid

On avait les mêmes profs, mais on prenait les normaliens dans des cours à part. Juste un complément. Par exemple, l'enseignement était en français, il ne faut pas oublier qu'à cette époque-là l'université tunisienne était branchée sur la Sorbonne, elle était directement, je ne dis pas dirigée, mais liée à la Sorbonne. D'ailleurs, on avait des cours où on avait avec nous des étudiants de la Sorbonne, qui passaient leur diplôme de la Sorbonne en Tunisie. Dans le même cours, on avait des étudiants de la Sorbonne et des étudiants tunisiens, facultaires et normaliens, tous ensemble. Alors, comme les cours étaient en français, tout était en français, ils ne voulaient pas qu'on perde la langue arabe. Donc ils nous faisaient des cours en langue arabe, à part, pour les normaliens, rien que pour les normaliens, pour entretenir notre langue, la langue arabe.

Habib

Mais les professeurs qui enseignaient, il y avait qui ? Les historiens, parmi les historiens ?

Abdelhamid

Alors, il y avait des Tunisiens et il y avait des Français, bien sûr. Il y avait de bons professeurs tunisiens. Moi, je garde un souvenir de Mohamed Hédi Chérif, qui allait devenir mon professeur, mon directeur de thèse. Il m'a encadré. Il y avait Mohamed Talbi, il y avait Mounira Chapoutot.

Habib

Tu as été leur étudiant.

Abdelhamid

J'étais l'étudiant de ces professeurs. Et il y avait des Français, sincèrement, ce n'était pas les meilleurs. C'était les Tunisiens qui étaient les meilleurs. Ce n'est pas par chauvinisme que je dis ça mais ils nous ont marqués nos professeurs tunisiens. Il y avait Claude Liauzu que j'ai nommé tout à l'heure, mais qui n'était pas mon professeur. Il était mon professeur au secondaire à l'École Normale d'Instituteurs. Mais il a enseigné aussi. Il y avait de bons

professeurs, mais les meilleurs sincèrement, à la faculté, c'était Chérif, Talbi, et Ammar Mahjoubi aussi, qui est un antiquisant. Mais vraiment les meilleurs, Chérif et Talbi, ils m'ont marqué intellectuellement, méthodologiquement. Même Chérif, parce qu'il m'a dirigé. Alors là, j'étais dedans, du début jusqu'à la fin. Talbi, il est médiéviste, mais il m'a marqué aussi. Ce que j'ai appris de Talbi m'a servi dans ma carrière d'enseignant et de chercheur aussi. Il m'a aussi marqué avec ses techniques, sa manière. Bien qu'il soit arabisant d'origine, il nous a enseigné l'histoire, mais avec un autre style, une autre manière, qu'on ne retrouve pas chez les historiens purs et durs.

Alors, j'ajoute quand même quelque chose. Au début, je ne savais pas, je n'en étais pas conscient à cette époque-là, je le dis maintenant, après coup. On était rattachés à la Sorbonne et on recevait des professeurs visiteurs qui nous faisaient des cours, des séjours bloqués. Ils les invitaient pendant un certain temps, on ne se mobilisait que pour eux et ils nous donnaient des cours. On a eu André Nouschi, on a eu le spécialiste de la Révolution française. Bref, on recevait des professeurs qui nous donnaient des cours et des professeurs qui supervisaient les examens qu'on passait. Ils supervisaient les examens écrits et oraux. Mais ce rattachement à la Sorbonne s'est détaché après, au début des années 70. On est devenu indépendant, on a commencé à arabiser la moitié des cours. L'université tunisienne est devenue tunisienne.

Habib

J'imagine que tu es passé par le cursus normal, une licence, une maîtrise et ainsi de suite ?

Abdelhamid

Une licence. On ne l'appelait pas licence, mais maîtrise. Quatre ans de maîtrise. Après, on avait le certificat d'aptitude à la recherche. Ça, c'était l'équivalent du master. Puis après le master, après le CAR, le certificat d'aptitude à la recherche, on avait ce qu'on appelait le DRA, Diplôme de Recherche Approfondie, qui est le troisième cycle, presque. Le troisième cycle, parce qu'à cette époque-là, on hésitait en Tunisie. Est-ce qu'on faisait l'agrégation ou le troisième cycle ?

Habib

Et toi, tu étais pour le troisième cycle ?

Abdelhamid

Non, non. Ce n'était pas à moi de choisir. Nos maîtres ont choisi de faire quelque chose qui combinait à la fois l'agrégation et le troisième cycle. L'agrégation, c'est un enseignement qui se termine par un examen et le troisième cycle qui se termine par une thèse. Alors, on a fait les deux. Deux années d'enseignement avec des cours, etc., et on passait l'agrégation, sans en dire le nom, puis la thèse. Donc, c'est ça ce qu'on appelait le DRA à cette époque-là, qui était une combinaison entre l'agrégation et la thèse du troisième cycle. Parce qu'à cette époque-là, en Tunisie, il y avait une stigmatisation des titulaires de thèse du troisième cycle. Par exemple, Ali Mahjoubi, qui est devenu après professeur même doyen de la faculté, est rentré de France avec une thèse de troisième cycle. On ne voulait pas le recruter. Mais on recrutait celui qui avait l'agrégation. Radhi Darfous, qui a eu l'agrégation, on l'a

recruté. Ali Mahjoubi, qui est rentré avec une thèse du troisième cycle, on ne l'a pas recruté. Il a fallu du temps, après il est entré.

Habib

En troisième cycle, tu as rendu un mémoire ?

Abdelhamid

Une thèse.

Habib

Le sujet c'était quoi ?

Abdelhamid

Le Jérid et ses rapports avec le beylikat de Tunis.

Habib

Qu'est-ce qui emmène un enfant de Moknine à aller s'intéresser au Jérid ?

Abdelhamid

Alors, là, sincèrement, ce n'est pas moi. Ce ne sont pas mes choix. C'était le choix de mon professeur Mohamed Hédi Chérif. Il m'a mis sur un sujet, sur le Jérid. C'est dû à quoi ? Il n'a pas fait ce choix par hasard. Il faisait une thèse de doctorat à cette époque-là, à partir des archives qui se trouvent aux archives nationales. A l'époque, c'était les archives du gouvernement tunisien. Et il a vu qu'il y avait, pour le Jérid, un stock de registres. Il m'a dit voilà un stock de registres, fais une thèse sur le Jérid, tu ne seras pas dispersé. Tu as des archives bien classées, fais ta thèse. Pour lui, je ne pouvais pas m'égarer. Et c'était vrai. On ne peut pas ne pas être tranquille quand on a un fond d'archives qui existe. Bien sûr il y a des lacunes, il y a toujours des lacunes, mais il y avait un fond d'archives. J'ai accepté et j'ai commencé. Et la question que tu viens de poser m'a été posée par, voilà, je commence à oublier son nom, il est du Jérid. Et il m'a dit qu'est-ce qu'un sahélien vient faire au Jérid ? Parce que les Jéridi ont aussi une attitude vis-à-vis des Sfaxiens et des Sahéliens. Ils sont objets de fixation. Tout le pouvoir vient du Sahel. Donc "qu'est-ce que tu viens, Sahélien, faire au Jérid ?"

Habib

Tu vois, la question reste d'actualité.

Abdelhamid

La question a un sens, mais il y en a d'autres qui l'ont posée, effectivement. Je lui ai dit, écoute, sincèrement, je n'ai pas d'arrière pensée, je ne cherche pas à occuper le Jérid. Ça a été pour moi une grande expérience, bien sûr.

Habib

J'ai une question un peu large, vraiment générale, mais c'est à l'historien que je la pose. Qui écrit l'histoire en Tunisie ?

Abdelhamid

C'est une question difficile.

Habib

Notre histoire est forcément plurielle, elle est écrite par plusieurs mains, pas une seule. Est-ce que notre histoire a une forme d'histoire officielle ou est-ce que c'est vraiment de l'histoire académique ?

Abdelhamid

On vient de faire, d'ailleurs ici avec Beït al-Hikma, un colloque sur l'écriture de l'histoire en Tunisie. Donc, on a essayé de creuser cette question. Et moi, bien sûr, j'ai fait la note conceptuelle de ce colloque. D'ailleurs, c'est un colloque que nous avons fait ici avec des chercheurs tunisiens puis on s'est déplacés à Doha pour le présenter, parce que j'étais à Doha pendant six ans et je suis membre du comité scientifique, du comité de rédaction, de la revue "Ostour". Donc, on m'a sollicité pour organiser un colloque sur l'écriture de l'histoire en Tunisie, comme on a sollicité d'autres, pour écrire l'écriture de l'histoire au Maroc, et dans d'autres pays arabes. Bref. Alors, donc, on a fait ce colloque. Et j'essaie de répondre à ta question. Bien sûr, l'histoire a été écrite d'abord par les historiens tunisiens, à l'époque moderne, Ibn Abi Dinar, Al Wazir el-Sarraj, Ibn Abi al-Diyaf, etc. Arrive la colonisation, c'est la colonisation qui commence à écrire l'histoire, notre histoire, mais bien sûr, il y a deux types d'histoires, il faut le dire. Il y a une histoire coloniale, disons, conditionnée par un savoir colonial, pour les intérêts de la colonisation, pour surtout mettre la main sur les terres et les ressources du pays. Il y a toute une histoire faite dans ce sens.

Habib

Sur le foncier, qui se concentre sur le foncier agricole.

Abdelhamid

Sur le foncier et on a même déformé les mots et les concepts relatifs à l'appropriation pour préparer le terrain de la mise en main, prendre les terres, et surtout les terres des tribus, etc. Donc il y a un savoir colonial, c'est certain. Mais il y a un autre savoir historique, fait par d'autres historiens. Je donne un exemple. Brunschvig, qui a écrit l'histoire de la Berbérie orientale. Hady Roger Idris, qui a fait une histoire des zirides. Et dans cette autre histoire, ils sont presque influencés par l'école des annales. Or l'école des annales, depuis les années 20, principalement 1927, a marqué l'historiographie dans le monde. C'est une école qui a influencé la manière d'écrire l'histoire. Quand on dit école, c'est une manière de faire, une manière de voir, une manière de faire l'histoire. Donc, ces historiens-là que j'ai nommés, Brunschvig, Hady Roger Idris, et d'autres, ont écrit une histoire sur la Tunisie, à leur manière, selon le style français à cette époque-là, style de l'école des Annales. Et ça a duré jusqu'à l'indépendance. À partir de l'indépendance, il y a eu l'essor d'une école tunisienne. Je ne peux pas l'appeler école, parce que pour dire école, il faut qu'elle soit comme l'école des annales. Disons qu'il y a un style tunisien, des universitaires tunisiens, qui ont fait leurs

études d'ailleurs en France et ont été influencés par l'école des annales. Ils ont continué un peu dans le style de l'école des annales. Ils ont leur propre style, mais ils reconduisent le style de l'école des annales. Et ça a duré pendant un certain temps. Ça a duré au cours des années 60, et une bonne partie des années 70. Et puis les choses commencent à changer. Jusque-là, ça répond un peu à la question que tu as posée.

Habib

Oui, mais la suite m'intéresse !

Abdelhamid

La suite t'intéresse. Malheureusement, je ne sais pas, il faut que je fasse un peu d'autocritique. J'aurais peut-être tendance à ramener les choses à moi. Je n'y peux rien, je parle de mon expérience. Ça ne veut pas dire que je suis tellement objectif. La subjectivité, moi, j'y crois. Elle existe et on n'y peut rien, la seule façon de se protéger de cette subjectivité, c'est de le dire. De dire que je suis subjectif. En disant que je suis un peu subjectif, au moins je ne trompe pas ceux qui m'écoutent. Alors, il y a eu des changements, et je parle de mon expérience. J'étais pionnier dans ce changement. Je suis sûr que je n'exagère pas. Je sais de quoi je parle. Bien sûr, j'ai peur d'être trop subjectif.

Habib

Non, non, non, je te connais, donc vas-y.

Abdelhamid

Alors, comme je le disais tout à l'heure, Mohamed El Sherif m'a mis sur un sujet sur le Jérid. Et c'est une nouveauté dans l'écriture de l'histoire jusque-là, de demander à un futur étudiant de faire une thèse sur une région. L'histoire écrite jusque-là, c'était une histoire globale. Mohamed Hédi Chérif, quand il a fait une thèse, il l'a faite sur l'histoire de la Tunisie. Lucette Valensi, quand elle a fait sa thèse sur le fellah tunisien, c'est sur l'histoire de la Tunisie.

Habib

Et Abdelhamid Henia vient, il travaille sur une région.

Abdelhamid

Sur une région. C'est l'histoire régionale.

Habib

Et par ça, tu crées involontairement une sorte de nouvelle manière d'écrire l'histoire ?

Abdelhamid

Une nouvelle manière d'écrire l'histoire. Et je l'ai prolongée. Mes étudiants, tous les étudiants que j'ai eus, tout de suite après, j'ai commencé à avoir des étudiants pour faire des certificats, des masters ou le troisième cycle, et je les ai tous mis sur des régions. Qui sur Jerba, qui sur Gabès, qui sur Gafsa, etc. Pour moi, c'est important parce que pour chaque région, il y a un fond d'archives aux archives nationales. Parce que pour un historien, et

surtout de la période moderne, la période moderne c'est du XVI^e siècle jusqu'à la fin du XIX^e, le seul problème c'est d'avoir un fonds d'archives. On ne peut pas faire des enquêtes ou quelque chose comme ça. Si on n'a pas un fonds d'archives, on ne peut pas travailler. On ne peut pas écrire l'histoire sans les archives et sans documents.

Donc, il y a un nouveau courant, histoire régionale. Et bien sûr, ce courant s'est étendu avec d'autres collègues, et surtout avec la naissance de nouvelles universités, à Sousse, à Sfax, à Jendouba, à Gafsa, toutes ces universités s'intéressent désormais au fond de l'histoire régionale. À Sousse, ils font l'histoire dans toute la région de Sousse, l'histoire régionale. À Sfax aussi, ils font de l'histoire régionale, ils s'intéressent aux régions d'à côté, Jendouba, etc., Et ça a continué.

Habib

Mais toi, tu n'as pas continué. Toi, tu as élargi ton champ de recherche sur l'ensemble de la Tunisie, non ?

Abdelhamid

Oui, c'est-à-dire qu'à partir d'un certain moment, je ne cherchais plus à être localiste. Même la thèse de doctorat d'État, elle est sur la ville de Tunis et sa région. Donc, je cherchais à ne plus être localiste. Je cherchais à m'étendre et m'intéresser à des aspects qui dépassent le local. Et ça aussi, j'avais la hantise de tomber dans le localisme, parce que le savoir local, ce n'est pas un savoir intéressant à la limite. Toute la question que je me posais, d'ailleurs je la posais aux étudiants aussi, comment, en passant d'un local, arriver à un savoir qui a une portée universelle ? Parce que la meilleure façon d'alimenter le savoir universel, c'est de partir d'un savoir local. Le local, ce n'est pas pour être localiste, c'est comment le savoir local contribue à la construction d'un savoir universel. Et c'est la tendance que j'essaie de faire moi-même et que j'essaie d'inculquer auprès de mes collègues ou de mes étudiants.

Habib

Mais dans ta manière d'écrire, tes recherches actuelles, tu reviens toujours, tu cherches des explications dans le local ?

Abdelhamid

Ah, je parle toujours du local. Quand je dis que je parle des gens ordinaires, je cherche quoi, des gens ordinaires ? Je cherche les mots. Et ça c'est un autre créneau, je fais de l'archéologie des mots. Je vais raconter d'où ça vient, cette idée de l'archéologie des mots. Juste après la maîtrise, il y avait mon professeur de secondaire, Claude Liauzu, que j'ai évoqué tout à l'heure. Je lui ai demandé conseil sur ce que je pouvais faire après la maîtrise. Il y avait à cette époque-là l'objectif de faire l'agrégation parce que ce qui était coté à l'université tunisienne, c'est l'agrégation. Lui, il était agrégé. Il enseignait à la faculté de Tunis parce qu'il était agrégé. Avant, il enseignait dans un lycée. Il m'a dit qu'il fallait l'agrégation. Il n'y avait pas d'agrégation en Tunisie. Il y avait l'agrégation d'arabe mais il n'y avait pas d'agrégation dans les autres matières. Il n'y avait rien, en fait, ni troisième cycle, ni rien du tout. Et l'agrégation, c'était en France. Bon, que faire ? Il m'a dit, laissez-moi vous conseiller, je connais votre cursus, on a étudié en première année, histoire moderne et contemporaine, deuxième année, histoire médiévale et ancienne, troisième année, histoire moderne et contemporaine. Il m'a dit qu'il y avait un déséquilibre dans ma

formation. En quatrième année, on avait le choix entre faire histoire moderne et contemporaine, encore une fois, ou histoire ancienne et médiévale. Il m'a conseillé de choisir histoire ancienne et médiévale pour qu'il y ait un équilibre dans ma formation.

Et après, j'ai fait, bien sûr, un mémoire. J'ai fait un mémoire d'histoire ancienne avec Ammar Mahjoubi. Ammar Mahjoubi, c'est un historien antiquisant et il préparait une thèse à cette époque-là, une thèse d'État, sur un site qu'il fouillait à Beja, à Henchir-el-Faouar. Il n'avait pas encore terminé sa thèse. Il avait besoin de faire encore des fouilles. Et il prenait les étudiants comme moi qui étaient inscrits en CAR avec lui. Il nous prenait pour faire des fouilles, il n'avait pas les moyens de recruter des gens. J'étais passionné, intéressé par l'archéologie. C'était quelque chose de nouveau pour moi. On faisait des sondages, on collectait les tessons, les pièces de monnaie, tout ce qui pouvait donner une information. Donc, j'ai appris ce qu'on cherche, et comment, pour construire un savoir. Je cherchais des tessons, des pièces de monnaie, à part le sable, etc., tout peut être source d'information.

Bon. Après, j'ai fait mon certificat d'études de la recherche en histoire ancienne, puis j'ai quitté Ammar Mahjoubi, ça ne m'intéressait plus de faire ça. Et j'ai fait une demande à travers l'ambassade de Tunisie, au centre culturel français, pour m'inscrire pour passer l'agrégation et ils m'ont répondu que l'accord qui avait été donné aux non-ressortissants français pour passer l'agrégation n'était plus reconduit. Est-ce que c'est vrai ou ce n'est pas vrai, mais en tout cas, j'ai été obligé de renoncer à l'agrégation. Alors, l'essentiel, c'est que j'étais avec Chérif, dans la région du Jérid, et dans les archives, les registres fiscaux, mes recherches, c'est exactement la suite de ce que je faisais en archéologie, je cherchais des mots, je pensais les mots. Je faisais l'archéologie des mots. Après avoir fait l'archéologie des tessons et des pièces archéologiques, je faisais l'archéologie des mots dans les archives du Jérid. Et ça continue jusqu'à maintenant. Et d'ailleurs, quand je parle, je parlais tout à l'heure de la construction de l'État, le savoir sur l'État. En fait, je faisais l'archéologie des mots. Ibn Khaldoun, c'est simple, les mots existent, mais aussi les mots des acteurs, les mots du savoir ordinaire. Quels sont leurs mots ? Quand je compare les mots *makhzen*, *sultana*, *dawla*, c'est l'archéologie des mots. Je suis marqué.

Habib

Aujourd'hui, en 2026, il y a toujours des universités en Tunisie, on a encore des étudiants. Qu'est-ce qu'on leur enseigne par rapport à l'histoire ? Est-ce qu'il y a une histoire d'enseignement ? Est-ce qu'on continue à produire de l'histoire en Tunisie aujourd'hui ? Est-ce qu'on écrit encore l'histoire ou l'histoire est déjà écrite ?

Abdelhamid

Non, l'histoire n'est jamais totalement écrite, elle est toujours à réécrire. A mon avis, l'écriture de l'histoire ne s'arrête pas. Il y a toujours une autre manière d'écrire l'histoire. J'évoquais tout à l'heure le colloque qu'on a organisé sur l'écriture de l'histoire. Il y a des collègues anciens comme moi qui ont participé. Il y a des collègues jeunes qui ont aussi participé et écrit sur l'histoire et l'écriture de l'histoire. Donc l'écriture de l'histoire est toujours là. Et à chaque fois, elle est pensée. Et ça change, bien sûr. L'écriture de l'histoire change. Je ne veux pas dire que ça change dans le mauvais sens ou dans le bon sens. Chaque temps à sa manière de faire et à mon avis c'est important de penser cette manière de faire et de la voir et de l'ausculter. Ta question est pertinente mais à condition d'avoir les moyens d'y répondre parce qu'il faut y penser et lire ce qui a été fait. Je ne peux pas dire que j'ai lu

tout ce qui se fait en ce moment Je m'occupe de moi-même, je m'occupe de mes recherches et je ne prétends pas connaître tout ce qui est écrit en ce moment.

Habib

L'autre question dans ma question, c'est sur l'enseignement. C'est une question encore un peu plus directe. Un étudiant qui fait de l'histoire aujourd'hui en Tunisie, qui étudie l'histoire, il apprend quoi ?

Abdelhamid

Je ne sais pas. Il faut dire que l'enseignement de l'histoire maintenant n'a rien à voir avec l'enseignement de l'histoire de mon temps, que ce soit à l'époque où j'étais étudiant ou même à l'époque où j'étais enseignant. Vous savez parfaitement bien que tous les historiens presque qui ont fait des thèses depuis 2010 au moins, n'ont pas été recrutés. C'est-à-dire que les gens qui allaient faire de l'histoire savaient parfaitement bien qu'ils ne seraient pas recrutés, ni dans le secondaire, ni dans le supérieur. Donc, finalement, peut-être que je suis en train de dire n'importe quoi, ne vont à la section d'histoire que ceux qui ne peuvent pas faire autre chose. Il y a quelque part une décadence de l'enseignement et même de l'apprentissage de l'histoire, à mon avis. Peut-être que je suis un peu pessimiste. Ce sont les vieux qui deviennent pessimistes, généralement. Mais je ne suis pas vieux, je suis moins jeune ! Est-ce que je suis pessimiste ou non ? Le pessimisme est dû à une réalité que nous vivons. On le voit parfaitement bien. Je vois des jeunes chercheurs. Je ne dis pas que leur niveau est bas, ce sont les vieux qui ont tendance à dire cela et je ne veux pas faire partie de cette catégorie. Mais voilà, c'est-à-dire que les conditions ne sont pas favorables. Les conditions dans le pays, en Tunisie, ne sont plus favorables pour un savoir bien transmis et un savoir bien acquis et construit.

Habib

Est-ce que l'histoire décoloniale existe ? Est-ce qu'on peut écrire l'histoire avec une vision décoloniale ?

Abdelhamid

Ah bien sûr, c'est ce que j'ai essayé de faire, c'est ce que nous avons essayé, tu le sais, tu me l'as dit tout à l'heure, on avait le laboratoire Derasset, on a réfléchi et pensé cette réalité, et nous avons même, c'est une théorie, c'est une manière de faire, que j'ai appelée l'indigénisation du savoir. Alors, l'indigénisation du savoir, ça entre dans la catégorie du décolonialisme. Bien sûr, il y a le *subaltern studies* en Inde. Il y a aussi la *microstoria* en Italie. Pierre Nora, à l'école des Annales, parle de l'histoire par le bas. Il y en a d'autres, il y a plusieurs tendances. Geertz, quand il a travaillé sur le Maroc, a dit qu'il fallait maintenant regarder à partir de l'épaule des acteurs, et regarder ce qu'il sont en train de voir.

C'est-à-dire prendre au sérieux les acteurs locaux. Il y a tout un ensemble de courants décoloniaux, il n'y a pas un seul courant, plusieurs. Et nous, ce qu'on a essayé de faire, et ce que j'adopte moi personnellement, j'ai pas mal écrit là-dessus, c'est l'indigénisation du savoir. Partir de l'indigène. Bien sûr, le mot indigène, c'est une construction coloniale. Et c'est un statut stigmatisant. Mais moi, je le récupère. Je le récupère en le valorisant, en l'utilisant, pas dans ce sens, dans le sens colonial, mais c'est-à-dire prendre au sérieux les acteurs locaux, les acteurs sociaux locaux. C'est ça ce que j'appelle indigène, indigénisation, prendre au sérieux les acteurs locaux.

Habib

Est-ce que dans cette démarche-là, tu considères l'histoire orale comme une source importante ?

Abdelhamid

Bien sûr, l'histoire orale, et même écrite, peu importe, l'essentiel, c'est de prendre au sérieux les acteurs locaux. Je reviens à ce qu'a dit mon père, à la leçon de mon père. Prendre au sérieux ces gens-là, les gens ordinaires. C'est ça l'indigénisation. Mais en fait, l'objectif de l'indigénisation, c'est autre chose. C'est de ne pas lire les réalités locales avec les lunettes des occidentaux. L'ethnocentrisme occidental. C'est lui qui nous empêche de connaître et de comprendre nos réalités historiques. C'est cet ethnocentrisme occidental. Mais en fait je vais plus loin. L'indigénisation me permet de dépasser toute sorte d'ethnocentrisme. L'ethnocentrisme est occidental, mais parfois il n'est pas occidental. Je donne un exemple. J'étais invité à Messines, en Italie, à l'Université de Messines. Et j'exposais cette idée de l'indigénisation. Et il y avait des étudiants qui me disaient, nous vivons ici la même chose, c'est le nord de l'Italie qui nous étudie avec un ethnocentrisme nordique, la *mezzogiorno*, etc. Donc, la question n'est pas Occident ou non-Occident, mais c'est l'ethnocentrisme, quelle que soit son origine.

Habib

Gramsci ne disait pas autre chose. La question du sud, c'est aussi la question de la construction, la partie méridionale, le méridional, c'est aussi une écriture de l'histoire, non ?

Abdelhamid

Absolument. Donc, l'ethnocentrisme, l'indigénisation, c'est la meilleure façon, la meilleure approche méthodologique pour dépasser l'ethnocentrisme. Je ne dis pas occidental. Je prends la Tunisie, par exemple. Comme je travaille sur la période précoloniale, les sources que nous avons sont des sources de la ville. Et l'ethnocentrisme des *beldi*, quand ils regardent les *arbi-s* et les gens, ils les regardent avec un ethnocentrisme extraordinaire. Donc il faut lire les réalités à travers ce que disent des acteurs locaux, non *beldi*.

Habib

Ça reste d'actualité. Quand les gens parlent de ce qui se passe dans le sud et dans la campagne et dans l'autre Tunisie...

Abdelhamid

Quand on dit *wara el blayek* (derrière les panneaux, invisibles), c'est quoi ? Qu'est-ce qu'il dit, *wara el blayek* ? C'est le citadin, soi-disant. Et il stigmatise tous ceux qui viennent de l'extérieur. Donc voilà, l'indigénisation, c'est ça aussi.

Habib

***Wara el blayek*, ça devient un concept de l'histoire ?**

Abdelhamid

Il sera nécessairement un concept de l'histoire, puisqu'il existe. Et il est utilisé. Il faut le déconstruire et voir ce qu'il implique. Comme savoir, le fait de le dire, le mot *arbi*, quand un *beldi* parle d'*arbi*, est-ce que ce n'est pas une stigmatisation ? Est-ce que ce n'est pas un ethnocentrisme citadin ? Ou le Sahel, à Sousse, on parle du *zran*. Le *zran*, tout ce qui n'est pas de la ville. Dans d'autres, on parle d'*arbi* ou de *wild el bled*. Aujourd'hui, on ne parle plus de *arbi*, mais on parle de *wara el blak*.

Habib

Ma fameuse dernière question, parce que l'actualité internationale me l'impose et je la pose à tout le monde, quelle que soit la discipline et les champs de travaux. On a tous vécu Gaza en direct, tous les soirs ou tous les jours, sur le téléphone, on voyait ça. C'est la première fois qu'on voit une guerre longue en direct.

Abdelhamid

Destructive.

Habib

Oui. Gaza, pour l'historien que tu es, pour le citoyen aussi, mais surtout pour l'historien, c'est quoi Gaza ? Ça représente quoi à ce moment ?

Abdelhamid

Pour moi, c'est la colonisation destructrice, une colonisation farouche. Les Israéliens sont des colonisateurs, à mon avis. Pour moi, c'est ça, c'est la colonisation. Ça rappelle un peu ce qu'on dit aussi sur l'Algérie, quand l'Algérie était soumise à la colonisation française. Ce n'est pas la même chose, c'est même beaucoup plus atroce et beaucoup plus dur. Et à mon avis, je ne sais pas si je dis des choses qui ont un sens, je dirais que c'est la fin d'Israël, qu'on le veuille ou pas, le début de la fin d'Israël. Je ne dis pas que les Palestiniens gagneront, mais la fin d'Israël. Ça serait très bien, la fin d'Israël et un État qui ne soit pas religieux, ni juif, ni musulman, ni chrétien.

Habib

Ce sera la fin du sionisme ?

Abdelhamid

La fin du sionisme, c'est tout. La fin du sionisme, forcément. Oui, ça ne sert à rien de dire qu'il faut expulser les juifs. Non, mais c'est la fin de la colonisation et la fin de ce concept, de cette manière de gérer l'espace appelé palestinien.

Habib

Tu utilises le mot génocide ? C'est un génocide pour l'historien ?

Abdelhamid

C'est un génocide, c'est clair. On est en train de tuer les gens. On les tue, on continue à les tuer en leur imposant ce qu'ils sont en train de vivre en ce moment. C'est un génocide, ça c'est certain. Et c'est pour ça que je dis que c'est la fin d'Israël. Même l'Europe commence à se détacher d'Israël. Commence, ce n'est pas comme l'Espagne, par exemple, qui prend une position très claire. Mais les Européens sont obligés de prendre une position, même d'une manière indirecte, timide. Mais le timide va finir par se dégager de sa timidité. Bien sûr, tôt ou tard. C'est un début, à mon avis. C'est un début, ce n'est pas une fin, la fin va prendre du temps. Mais c'est fini pour Israël, à mon avis. Qui est avec Israël ? Il y a les États-Unis, et encore, même aux États-Unis, il y a pas mal de gens qui sont contre.

Habib

Juste une dernière question. Un chercheur a toujours des chantiers en cours. C'est quoi ton chantier en cours en ce moment ? Ça sera ma dernière question. Tu travailles sur quoi en ce moment ?

Abdelhamid

En ce moment, je suis en plein avec Beït el-Hikma. Nous avons fondé un centre académique, c'est une nouveauté, à Beït el-Hikma on a fondé deux centres d'ailleurs, centres académiques. C'est une création, une nouveauté avec Beït el-Hikma. On l'a appelé centre académique des études africaines et un centre académique Palestine et Moyen-Orient. Et je suis le responsable du centre académique des études africaines. On a fait un colloque dernièrement, le 11-12 décembre, sur l'esclavage et l'abolition de l'esclavage en Tunisie. Et nous allons faire une journée, le 23, la semaine prochaine, pour commémorer la loi de 2018-50 sur l'abolition ou sur la fin du racisme. C'est une journée commémorative de cette loi, on va présenter un documentaire sur l'esclavage fait par Hicham Ben Ammar et je vais faire une conférence à l'occasion que j'ai intitulée "l'exception tunisienne avec le règne d'Ahmed Bey et son équipe réformiste, islahiste". L'exception tunisienne. Je vais essayer de centrer sur cette idée.

Habib

C'est super intéressant. Je rappelle juste que Beït el-Hikma c'est l'académie des sciences, des littératures et des arts.

Abdelhamid

Des lettres et des arts.

Habib

Là où on se trouve aujourd'hui, on est dans le magnifique espace de Beït el-hikma, avec Si Abdelhamid Henia. Je te remercie beaucoup pour ton temps.

Abdelhamid

Et je te remercie moi aussi de m'avoir écouté.

Habib

J'écoute toujours tes discours passionnants.

Abdelhamid

Merci, ça c'est gentil.

Habib

Merci Si Abdelhamid.